

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

PONCE PILATE L'HISTOIRE QUI BIFURQUE

Xavier Marchand
Roger Cailliois



Création

Du mercredi 8 au samedi 18 novembre 2017

mardi, mercredi, jeudi et vendredi à 20h,
samedi à 18h,
dimanche à 16h,
Relâche le lundi 13 novembre.

Nouvelle salle

Durée 1h45

Tarifs de 9€ à 25€

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
9 boulevard Lénine
93000 Bobigny

Métro ligne 5 | Station - Bobigny Pablo-Picasso

Tournée

le 1^{er} décembre 2017 – Théâtre le Sémaphore, Port-le-Bouc
du 25 au 28 janvier 2018 - Théâtre Joliette — Minoterie, Marseille
du 1^{er} au 3 février 2018 - Théâtre Liberté, Toulon

SERVICE DE PRESSE

MYRA | MC93

Rémi Fort et Pauline Arnoux
myra@myra.fr | +33 (0)1 40 33 79 13 | www.myra.fr

DISTRIBUTION

Adaptation et mise en scène

Xavier Marchand

D'après le récit de

Roger Caillois

Avec

Noël Casale, Gustavo Frigerio, Guillaume Michelet,
Sylvain Blanchard, Mirjam Ellenbroek

Marionnettes

Paulo Duarte, Mirjam Ellenbroek

Scénographie

Julie Maret

Composition musique

Yom, Extraits de l'album *Le Silence de l'Exode*
(Buda musique, 2014)

Vidéo

Jérémie Terris

Costumes

Manon Gesbert assistée de Célia Bardoux

Lumière

Julia Grand

Assistante à la mise en scène

Olivia Burton

Régie générale

Julien Fresnois

Décor

Atelier de la MC93

Production déléguée Cie Lanicolacheur

Coproduction MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis,
Théâtre du commun — Ajaccio

Avec le soutien de King's Fountain, du Pôle des arts de la scène — Marseille et
du Théâtre la Licorne — Dunkerque et MC93 — Maison de la Culture de Saint-
Denis dans le cadre de la résidence de création.

Avec le soutien de la SPEDIDAM, société de perception et de distribution
gérant les droits des artistes interprètes.



SPEDIDAM
les droits des artistes-interprètes

Le texte est publié aux Éditions Gallimard.

Laurence Perez : Vous aimez mettre en scène des textes non-dramatiques. Cette fois, vous vous attachez au récit *Ponce Pilate* de Roger Caillois. Comment avez-vous découvert ce livre ?

Xavier Marchand : Je monte rarement, il est vrai, des textes écrits pour le théâtre et il me plaît de mettre en lumière des œuvres et des auteurs qui n'occupent pas le devant des scènes. J'ai découvert *Ponce Pilate* dans l'autobiographie de Luis Bunuel *Mon Dernier Soupir*. Le réalisateur évoque brièvement l'ouvrage de Caillois. Cette mention a éveillé ma curiosité. J'ai commandé le livre et, dès la première lecture, j'ai été emballé, sans pour autant avoir l'idée de l'utiliser un jour... Jusqu'à ce que je me remette en quête d'un texte à monter. J'étais parti sur les lettres de prison de Nelson Mandela, mais j'ai repensé à Caillois. Dans le contexte troublé où nous étions, dans cette période d'attentats perpétrés soit disant au nom de la religion, ce texte s'est imposé à moi, avec ses multiples résonances.

Ponce Pilate, c'est cette figure biblique, ce procureur romain de Judée à qui il revient de décider de la vie ou de la mort de Jésus, a fasciné de nombreux auteurs. On le retrouve dans *le Maître et Marguerite* de Boulgakov, mais aussi chez Claudel, chez Anatole France. En quoi cette figure vous intéresse-t-elle ?

X.M. : Il y a aussi un très beau *Pilate* de Jean Grosjean, et sa figure se retrouve encore chez bien d'autres auteurs. Le *Pilate* de J-P Lémonon est une référence et plus récemment sont parus un essai du philosophe Giorgio Agamben et surtout le passionnant livre de l'historien Aldo Schiavone. Aucun de ces ouvrages n'est une œuvre de jeunesse et je ne crois pas que ce soit un hasard. Si cette figure fascine autant, c'est qu'elle est beaucoup plus complexe que l'on croit. Seul païen à être mentionné dans l'eucharistie, Pilate jouit d'une incroyable notoriété, mais son image est partielle, voire caricaturale.

L.P. : Il est vrai que dans le livre de Caillois, Ponce Pilate apparaît assez éloigné de l'image qui lui colle à la peau : celle d'un lâche qui aurait laissé faire, qui se serait lavé les mains de cette affaire. Le roman est axé sur les motivations qui le conduisent à prendre sa décision. Il nous montre que c'est une décision réfléchie, celle d'un homme sage et conscient.

X.M. : Celle aussi d'un fonctionnaire d'état qui doute. Quand il doit gérer « l'affaire Jésus », Pilate est dans la force de l'âge. Sa carrière est faite, une grande partie de sa vie est derrière lui et c'est en homme éclairé qu'il réfléchit à la question posée. Par certains aspects, le récit de Caillois s'appréhende comme une enquête. Une enquête sur les raisons qui ont poussé une personnalité vers un choix, dont nul ne sait à l'époque à quel point il sera déterminant dans l'Histoire de l'humanité.

L.P. : Comme dans une tragédie classique, l'action se situe sur une seule journée, de l'aube au lendemain matin. Durant ce laps de temps, Pilate auditionne plusieurs personnes qui développent autant de point de vue sur le sort qui doit être réservé à Jésus. La décision qui doit être prise entremêle les dimensions politique, éthique, humaniste et philosophique. Avez-vous privilégié l'une ou l'autre ?

X.M. : Au contraire, ce sont ces différents niveaux de lecture qu'il m'intéresse de rendre sur scène. L'histoire contée par Caillois est celle d'un cheminement vers une forme de conscience. Les différents interlocuteurs de Ponce Pilate le conduisent à considérer les aspects politiques, éthiques et religieux. Qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce qu'être juste ? Qu'est-ce qu'être responsable ? Dans une posture toujours souriante et dans une langue aussi simple que soignée, Caillois nous amène à faire l'expérience de la complexité de la pensée.

Sans lourdeur. Tout tourne autour de la réflexion, autour d'un choix à prendre en fonction des données et des arguments apportés par chacun. Pilate est dans un perpétuel balancement, Caillois, lui, connaît l'issue de son récit. Avec beaucoup de finesse, il instaure un jeu avec son lecteur de sorte que, pas un instant, celui-ci ne sait vers quoi Pilate va pencher. Jusqu'à la pirouette finale.

L.P. : La conclusion est en effet inattendue. Dans son épilogue, Caillois met en marche une uchronie, une réécriture de l'Histoire, puisqu'il imagine que Pilate décide de libérer Jésus.

X.M. : Et si Jésus n'est pas condamné, il n'est pas supplicié et ne peut être ressuscité. Le christianisme ne voit donc pas le jour. Il y a cette idée, dans la bouche de certains interlocuteurs de Pilate à savoir Judas et Mardouk, qu'il faut que Jésus soit sacrifié pour atteindre à sa dimension messianique, et que les religions auraient besoin de martyrs pour s'affirmer. Cela résonne évidemment avec notre époque. Loin d'être le seul sujet abordé, la croyance est un questionnement du texte. Parce qu'il ne l'a pas, Pilate se pose la question de la foi. Il constate la force de la croyance qui peut mener à des extrémismes qu'un homme tel que lui, se pensant homme de raison, peine à comprendre. Il est toutefois intéressant de lire que certains considèrent Pilate comme le premier chrétien de cœur. Selon Aldo Schiavone, Pilate aurait été touché par la thèse de Judas et par le charisme de Jésus. Durant leur bref échange, il aurait compris le rôle qu'il avait à jouer.

L.P. : Touche-t-on là au politique ?

X.M. : La dimension politique est aussi présente dans cette histoire, en particulier lors de la confrontation de Pilate avec les responsables du Sanhédrin. Jésus est juif et représente un véritable danger pour cette institution qui craint, en plus d'une révolution dogmatique, de perdre son pouvoir et de provoquer un soulèvement du peuple si la sentence est prononcée par ses soins. De son côté, le préfet met en garde Pilate : cette décision ne doit pas sembler provenir des Romains. D'où l'histoire avec Barrabas. Caillois met en scène un habile jeu de « dé-responsabilité ». Ce qui n'est pas sans rappeler l'attitude de certains de nos responsables politiques. Et parfois la nôtre après tout.

L.P. : Comment avez-vous procédé pour l'adaptation scénique de ce texte ?

X.M. : Je me suis attaché à la structure littéraire du texte pour en tirer une forme dramatique appropriée. Deux formes d'écriture structurent le récit de Caillois, ce qui relève du dialogue et ce qui relève de la narration. Cette structure narrative peut elle-même être subdivisée en deux : la narration objective et la narration subjective, c'est-à-dire la voix de l'écrivain qui analyse ce qui est en train de se tramer au-delà des faits, dans l'esprit de Ponce Pilate. J'ai appliqué ce filtre à l'ensemble du texte. Les dialogues incomberont à des personnages, les parties narratives à des narrateurs.

L.P. : Sur scène, le texte sera porté par des marionnettes et des comédiens-manipulateurs. Vous expérimentez pour la première fois la marionnette. Elle est, selon vos propres mots, « une terra incognita ». Comment s'est-elle imposée dans ce projet ?

X.M. : J'ai réfléchi à la distance qu'exigeait ce texte. Hormis Mardouk, né de la plume de Caillois, tous les personnages sont des figures historiques, sur lesquelles les artistes ont travaillé depuis des siècles. Les représentations sont nombreuses et fortement ancrées dans notre imaginaire. Je me suis tout bêtement demandé à qui j'allais pouvoir confier d'interpréter le Christ. Avais-je vraiment envie de le voir s'incarner en un superbe garçon aux cheveux longs ? Était-ce là l'enjeu ? La figure de Pilate n'est-elle pas plutôt la figure de l'interrogation, le texte de Caillois l'histoire d'une tempête sous un crâne ? De là est venue l'idée des marionnettes. C'est aussi simple que cela...

L.P : Pour ce travail autour de la marionnette et de la manipulation, vous avez fait appel à deux collaborateurs, Paolo Duarte et Mirjam Ellenbroek.

Je me suis entouré de deux marionnettistes. Paolo, grand constructeur, fabriquera les marionnettes et Mirjam sera sur scène et veillera à la qualité de la manipulation. La distribution sera mixte : des comédiens qui ont une bonne pratique de la marionnette et d'autres qui n'y ont jamais touché.

L.P : Quel type de marionnettes verra-t-on sur scène ?

Des marionnettes portées. Au vu des premiers essais, je ne pense pas qu'il faille les figer dans une forme trop anthropomorphique. C'est une alchimie à trouver, un équilibre aussi. Quand les marionnettes ont de la présence, elles n'ont pas forcément besoin de hanche ou même de pieds, la tête et une main suffisent. Et puis le projet n'est pas de faire un spectacle de marionnettes, mais un spectacle qui les utilise comme des relais d'écoute. N'imposant pas une représentation humaine, elles devraient permettre au spectateur de se forger leur propre image et d'accéder à toutes les subtilités du texte.

L.P : Le son sera aussi une possibilité de travailler les différents niveaux de lecture du texte.

Etant donné les deux niveaux d'écriture, nous réfléchissons à deux plans sonores. Comme pour la marionnette, c'est stimulant d'explorer un nouveau domaine et de découvrir ce que les nouvelles technologies permettent aujourd'hui. Et puis, il est toujours bon de se donner quelques contraintes. Les membres de l'OuLiPo - dont Caillois faisait partie - en ont éprouvé les vertus. Peut-être est-ce la clé pour monter *Ponce Pilate* ? Même si ce ne sont, pour l'heure, que des hypothèses... Le travail de création viendra les confirmer ou les infirmer. Je connais la richesse de ce texte, j'en connais aussi sa difficulté. Mais je crois que nous avons posé les éléments pour en faire sur scène - sans mauvais jeu de mots - une communion, qui est le but d'une représentation de théâtre, non ?

Entretien réalisé par Laurence Perez en mars 2017

XAVIER MARCHAND

Formé au CSNAD, Xavier Marchand est comédien sous la direction de Claude Régy et Jean-Marie Patte et fonde en 1987 la compagnie Lanicolacheur.

De 2006 à 2008, il est intervenant à l'Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes. De 2013 à 2014, il est artiste associé au nouveau Théâtre Joliette Minoterie à Marseille, avec les compagnies Tandaim, Alexandra Tobbelaïm et Cartoun Sardine.

En 2015, il recrée *Il était une fois Germaine Tillion* avec une nouvelle distribution et poursuit son exploration des œuvres d'artistes roms en particulier celle de Ceija Stojka (auteure et peintre) dont il présente, en tant que commissaire, une exposition à la Maison rouge (Paris) du 23 février au 20 mai 2018.

La compagnie Lanicolacheur s'intéresse à un théâtre du langage, du verbe, s'appuyant généralement sur des écrits non-théâtraux. La poésie, l'histoire, l'ethnographie ou le politique sont autant de champs d'où émergent des formes théâtrales, elles-même traversées par de la musique, de la vidéo, de la danse, de l'opérette... Implanté à Marseille depuis une quinzaine d'années, Xavier Marchand met la parole et les langues au centre de ses dispositifs scéniques. Le travail s'articule autour de deux axes :

D'une part la production de spectacles de facture « classique », tels que *Britannicus* et *Bérénice* de Racine, pièces présentées seules ou en diptyque en 2013-2014, ou *Il était une fois Germaine Tillion* en 2010, repris en 2015, en hommage à cette grande ethnologue, figure manifeste de la résistance.

D'autre part des formes qui émanent de rencontres avec différentes communautés : arméniennes, vietnamiennes, comoriennes, arabes, avec des groupes de primo-arrivants, ou dernièrement, avec des Tsiganes : *Rrom-romani*. Des travaux sont menés depuis trois ans sur la culture de la communauté Rom, tant décriée.

Quelle que soit la proposition théâtrale, la compagnie réfléchit et imagine toujours des propositions satellites (conférences, projections, expositions, lectures, rencontres) comme des passerelles visant une exploration transversale des sujets abordés.

ROGER CAILLOIS

Roger Caillois développe une pensée originale, nourrie de sociologie et d'anthropologie, vouée notamment à l'exploration du sacré. Auteur de deux essais intitulés *Le Mythe et l'Homme* et *L'Homme et le Sacré*, il fonde en 1938 avec Georges Bataille le collège de Sociologie. Son nom, à cette époque est lié à plusieurs activités de l'extrême gauche antifasciste.

Sa rencontre avec la femme de lettres argentine Victoria Ocampo le conduit, en juillet 1939, à quitter la France pour l'Argentine. Il soutient activement outre-Atlantique le combat contre le nazisme en fondant la revue *Lettres françaises* en 1941, ainsi que l'Institut français de Buenos-Aires.

De retour en France à la Libération, Roger Caillois renonce progressivement à ses engagements politiques pour se consacrer à ses activités littéraires. Il contribue à faire découvrir au public français la littérature latino-américaine, notamment Jorge-Luis Borges, en lançant chez Gallimard la collection « Croix du Sud ».

En 1952 il fonde la revue *Diogène*, qu'il dirige jusqu'à sa mort avec l'aide de Jean d'Ormesson.

Son œuvre, qui doit beaucoup à l'exploration des mondes poétiques de l'imaginaire et du fantastique, constitue un apport essentiel et original à la critique littéraire et aux sciences humaines du XX^e siècle. On citera entre autres : *Le Rocher de Sisyphe*, *Puissance du roman*, *Babel*, *Poétique de Saint-John-Perse*.

Roger Caillois est élu à l'Académie française en 1971.

INFORMATIONS PRATIQUES

Comment venir ?

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
9 boulevard Lénine
93000 Bobigny

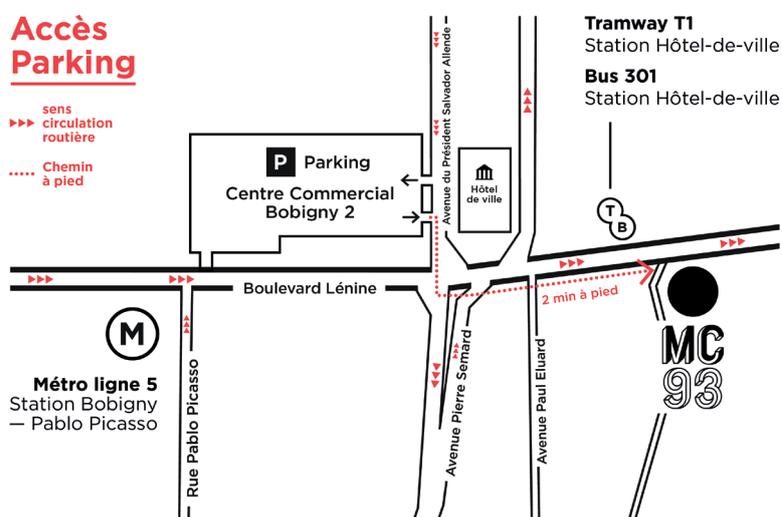
Métro Ligne 5
Station Bobigny - Pablo Picasso
puis 5 minutes à pied

Tramway T1
Station Hôtel-de-ville de Bobigny - Maison de la Culture

Bus 146, 148, 303, 615, 620
Station Bobigny - Pablo Picasso

Bus 134, 234, 251, 322, 301
Station Hôtel-de-ville

Un nouveau parking gratuit est accessible les soirs de représentation dans le centre commercial Bobigny 2.



Le restaurant

Le café-restaurant de la MC93 est ouvert 1h30 avant les représentations et en journée du mardi au vendredi de 12h à 18h et le samedi de 14h à 18h (wifi en accès libre et gratuit)

La garderie

La MC93 s'occupe de vos enfants pendant que vous assistez au spectacle.

Chaque samedi de représentation.
Sur réservation auprès de la billetterie.
8€ par famille.

Les tarifs

De 9€ à 25€

Réservation auprès de la MC93

par téléphone 01 41 60 72 72, du lundi au vendredi de 11h à 18h
par mail à reservation@mc93.com et sur le site MC93.COM